

Fou

Par Ṭāhā Ḥusayn

Personne n'a parlé de la honte des Français après la Seconde Guerre mondiale avec autant de franchise que les écrivains français eux-mêmes dans les nombreux ouvrages publiés pendant et après la guerre, certains depuis l'étranger, d'autres en France après le conflit. Il est rare de trouver une institution française qui ne fût pas entachée de collaboration avec l'ennemi pendant l'occupation allemande.

Les procès en cours montrent que cette honte s'était infiltrée dans toutes les couches de la société française. De nombreux officiers participèrent, dont un récemment jugé et condamné pour trahison, mais gracié dans le même verdict pour des raisons obscures. Des savants éminents furent impliqués ; parmi eux, le recteur de l'Université de Paris, effrayé par les conséquences de son procès, se donna la mort. Des membres de l'Académie française furent expulsés, ainsi que d'autres académies scientifiques. De nombreux hommes politiques, industriels, financiers, journalistes, écrivains et artistes furent également impliqués. De la classe moyenne aux couches populaires, beaucoup furent punis : certains exécutés, d'autres privés de tous droits civiques et politiques, d'autres encore subissant des peines plus légères, et d'autres punis par le peuple lui-même sans procès. Certains furent tués, d'autres humiliés publiquement, et de nombreuses femmes eurent la tête rasée. Tous ces événements sont consignés dans des ouvrages français et étrangers.

Les mémoires allemandes de la période de l'occupation relatent ces faits avec une précision implacable : collaborations humiliantes, flatteries serviles envers les vainqueurs, et toutes sortes de manières de se rapprocher des occupants. Ces récits sont souvent si honteux qu'il est impossible de les résumer.

Je n'oublierai jamais la description d'un dîner donné dans la demeure d'un riche Parisien, où se pressaient industriels, financiers, savants et hommes de lettres, tous ravis de rencontrer un commandant allemand de haut rang. Le commandant arriva en retard, et l'hôtesse, un sourire satisfait sur les lèvres, un éclat de joie mêlé d'une légère inquiétude, annonça : « Nous n'attendons plus maintenant que notre beau conquérant. » Lorsqu'il apparut, les convives le célébrèrent, se pressant autour de lui pour entendre ses paroles.

Tout cela, et bien plus encore, constitue une humiliation extrême. Certes, certains Français refusèrent la défaite et la honte, mais ceux qui subirent, fomentèrent ou observèrent cette honte ne peuvent s'en libérer. Ces blessures intérieures expliquent les nombreuses erreurs de la Quatrième République.

La guerre d'Indochine n'était qu'une tentative de regagner l'honneur perdu, mais elle n'apporta qu'une nouvelle humiliation. De même, les crimes commis en Afrique du Nord sont le résultat de cette honte persistante. Les Français tentèrent de se rassurer par ces actions, mais n'en tirèrent que défaite et honte, accumulant un capital moral déjà saturé de disgrâce.

Le Maroc et la Tunisie furent libérés après que les Français y eurent subi humiliation et défaite ; l'Algérie est sur le point de l'être également, ajoutant encore à la honte française. Même l'invasion de l'Égypte, en complicité avec la Grande-Bretagne, n'était qu'un symptôme de cette honte durable. En essayant d'affirmer leur domination, ils ne récoltèrent que la défaite, la peur et le mépris du monde entier, ainsi que le jugement de l'ONU.

Face à ce contexte, l'absurdité du Premier ministre français assistant à un dîner de l'Union de la presse régionale française devient presque comique. La veille, on prétendait que les Égyptiens avaient fui à la vue de ses forces : d'abord les officiers, puis les soldats, enfin le peuple de Port-Saïd—et pourtant tout s'acheva pacifiquement.

Alors pourquoi le canal ne s'incline-t-il pas devant eux ? Pourquoi l'Égypte entière refuse-t-elle la soumission ? Pourquoi le président Gamal Abdel Nasser reste-t-il ferme, défiant leurs manœuvres, prêt à les affronter ?

Un ami, Sāmī Dāwūd, me demanda un nom pour désigner cet imbécile. Je ne sais ce qu'il cherche exactement, ni quelle langue utiliser. Mais un seul mot suffit : *fou*.

Tahā Husayn

Al-Jumhūrīyah, 12 novembre 1956